

« *Échos Saint-Benoît Saint-Servais* » est distribué trimestriellement aux parents  
des élèves du Centre Scolaire Saint-Benoît Saint-Servais.

Imprimé en Belgique  
Éditions du Centre Scolaire Saint-Benoît Saint-Servais  
Dépôt légal à la parution  
Éditeur responsable : Roland Marganne, rue Saint-Gilles, 106, 4000 Liège

# Notre voyage en Equateur

## *Petit historique d'une belle aventure humaine*

L'idée a germé depuis que les Iles de Paix ont multiplié les informations dans les écoles sur leurs projets installés en Equateur. Pourquoi ne pas aller pas sur place et y vérifier « in situ » ce qu'il en était, d'autant plus que les élèves du Collège connaissent bien la philosophie des Iles de Paix ... C'est ainsi qu'au terme de plusieurs rencontres avec les dirigeants de Huy et avec les membres de la direction de notre école, un projet de voyage de Rhéto a pu être lancé en octobre 2003. Il s'adressait à l'époque à tous les élèves de cinquième. Les conditions de participation étaient rigoureuses. Il fallait être bien sûr sensible à la problématique du développement que mènent les Iles de Paix, être prêt à consacrer dès la 5<sup>ème</sup> un temps de midi par semaine à l'élaboration de ce projet mais aussi s'engager à étudier l'espagnol par soi-même au cas où cette langue ne ferait pas partie des options de l'élève.

Quinze jeunes, neuf filles et six garçons, ont fait le choix de partir en Equateur. Une aventure de plus d'un an car la préparation les a tenus en haleine durant de nombreux mois, entre les réunions à l'école, les rencontres plus festives chez l'un ou chez l'autre et un week-end de préparation qui reste un excellent souvenir de partage et de complicité entre tous les participants. Cette fois, nous étions bien un groupe d'amis, liés par les mêmes regards et les mêmes questionnements sur le monde qui nous entoure.

Nous sommes partis pendant quinze jours, du 23 octobre au 7 novembre 2004. Un grand plongeon dans l'aventure avec deux semaines d'immersion presque complète dans les communautés andines. Aujourd'hui, avec le recul, nos jeunes sourient de leur anxiété des premières heures. Allaient-ils s'adapter aux efforts exigés par l'altitude ? Allaient-ils supporter les conditions d'hygiène parfois rudimentaires ? Leur estomac allait-il accepter ce régime alimentaire de fèves, de pommes de terre et de fromage blanc excessivement salé ? Allaient-ils trouver les mots pour communiquer avec ces gens-là qui parfois ne parlent même pas l'espagnol ?

En fait, peu importe le manque de confort, la simplicité de la nourriture, la barrière de la langue. Il suffit d'ouvrir son cœur pour tout simplement recevoir. Ils connaissent maintenant le prix de l'hospitalité et de la solidarité qui ne sont pas de vains mots en Amérique Latine. Si l'un apporte un peu de lait au fromager, celui-ci partagera volontiers son fromage. Les maisons aux portes et fenêtres ouvertes accueillent le voisin qui passe et si c'est l'heure du repas, il y aura toujours un peu de maïs à partager. La vie au quotidien témoigne également de la solidarité qui existe entre les membres de la communauté. Avoir été choisi par la celle-ci pour organiser la vie du village signifie pour l'élu un honneur et la confiance que chacun lui accorde lui suffit pour seul tribut. Tant de gratuité nous a souvent laissés rêveurs. Ce n'est pas pour rien que chacun a laissé un bout de son cœur dans ces villages perdus au cœur des montagnes andines.

Christiane Goor, *professeur d'espagnol.*

## *Et si voyager rimait aussi avec interculturalité ?*

*Octobre 2004. Nous étions 15 rhétoriciens à partir à la découverte des Andes équatoriennes. Deux semaines de voyage, à la rencontre des communautés indigènes qui vivent dans un décor fascinant de volcans et de jardins. Une expérience qui nous a menés au cœur d'une culture différente et pourtant si proche...*

## **Et si voyager rimait aussi avec interculturalité ?**

« Interculturalité ». C'est un beau mot dans la bouche de nos professeurs, mais que signifie-t-il ? Il est dans peu de dictionnaires et pourtant il devrait être au centre d'une action que nous apprécions tous : « voyager ». Il est des voyages qui n'en tiennent pas compte et d'autres qui lui rendent sa signification première. Voici ce qu'il en est de notre expérience en Equateur.

Un coup d'œil, et on se rend compte que le paysage est différent, que la montagne est colorée comme un patchwork, qu'un petit homme vêtu d'un poncho se promène avec à ses côtés un lama. Au loin, une musique, une fête peut-être. Un deuxième coup d'œil et on entre dans le décor. Les musiciens jouent un air du pays, avec une guitare mais aussi un charango, une flûte de pan et une mandoline. Vous faites partie du décor mais pas encore de la fête. Ne vous contentez pas d'être spectateur, devenez acteur. Rentrez dans la danse. Osez vivre au rythme du pays, découvrir ses coutumes, son folklore.

Cette expérience, nous l'avons faite par la musique car son langage est universel. Mais il n'y a pas que la musique qui parle toutes les langues. Il suffit d'un geste, d'une image, d'un jeu, et deux cultures se rencontrent. Les enfants par exemple sont pourvus de grandes richesses. Ils n'ont pas de préjugés. On leur apprend un mot de français et eux nous glissent un mot de quechua. On leur raconte l'Europe, leurs yeux pétillent, et ils nous parlent de leurs parents, de l'école, des études qu'ils veulent faire ou du président qu'ils n'aiment pas. Ils se targuent de savoir compter ou dire « Hello ».

Sur les marchés ou en ville, une fois blancs, nous recevons une étiquette : « gringo », ce qui signifie aussi pour eux « argent ». Voilà pourquoi on essaie de vous fourguer de la marchandise au prix le plus épicé, et qu'on vous ouvre votre sac. Il faut être prudent et apprendre à marchander. La situation économique est tellement peu semblable à la nôtre que nous avons l'impression de faire des affaires et le commerçant aussi. Il suffit de se prendre au jeu.

Mais il n'y a pas que le jeu car certaines réalités sociales frappent et mettent mal à l'aise. Passer tout son voyage dans un hôtel quatre étoiles n'est certes pas des plus enrichissants, mais visiter des bidonvilles ou des communautés indigènes toute la semaine n'est pas non plus conseillé. En Equateur, nous avons eu l'occasion de

rencontrer différentes classes sociales qu'un fossé sépare. De simples petits détails nous rapprochent ou nous donnent matière à discuter. « Pepino ? Granadilla ? Non, je n'ai pas cela chez moi. Ce sont des fruits ? » Alors on goûte, on essaie, on donne son avis.

On se rend compte aussi que certains vont à la messe deux fois par semaine, que la religion est très importante dans leur vie. Les églises sont très kitsch, très riches, ou les deux. Les hommes de Pizarro avaient bien compris que l'or évoquait pour les Incas leur dieu du soleil et que pour les rattacher à la religion catholique, c'est ce matériau qu'il fallait employer. Ils restent d'ailleurs fort marqués par l'époque coloniale. Un exemple tout simple : le jeu d'échecs. Ce ne sont plus les pions noirs contre les blancs mais les Espagnols contre les Incas.

Un simple touriste est là pour voir et profiter. Nous avons voulu échanger et rencontrer. Cela demande du temps et de la motivation, parfois des troubles intestinaux, des courbatures ou des pincements au cœur mais le résultat est incomparable. Nous avons tant à apprendre et les autres ont tellement à nous apporter. On se rend compte que partout sur le globe, les besoins sont identiques, nous agissons tous selon des sentiments similaires : le bonheur, la vie, l'amour, la famille,... Où que l'on aille, ils ont leur importance même si on les vit différemment. Pour nous cette découverte fut comme un coup de soleil mais aussi un coup de poing porté à notre petit nid douillet.

Camille Poysat et Kévin Keunings, *rhétoriciens*

# Carnets de voyage...

## *Dimanche 24 octobre, premiers pas en Equateur*

Samedi matin, l'excitation est à son plus haut point. Nous nous sommes levés aux petites heures pour embarquer à Bruxelles à 8h30. 12 heures de vol jusque Quito. Le voyage ne nous paraît pas trop long entre les pauses lecture, dodo, et fous rires. Et puis, il y a l'émerveillement : nous sommes collés au hublot de l'avion, à scruter le paysage andin qui défile à l'infini ... Nous arrivons à l'aéroport dans l'après-midi du samedi, heure Equateur, et nous y sommes accueillis comme des stars avec appareil photo et caméra, par Nelly, France et Rafaella, nos trois accompagnateurs Iles de Paix. L'atterrissage est un grand moment pour tous, car la piste nous paraît bien courte et si proche des habitations ... Nous mettons ENFIN les pieds en Equateur, après un an de préparation, et ce n'est pas sans un petit pincement au cœur que nous débarquons dans ce pays dont nous avons tant rêvé ...

Tout se passe donc pour le mieux jusqu'à la réception des sacs où un gros problème nous tombe dessus : il manque le sac d'Isabelle, oublié quelque part à Madrid !!! Elle garde le sourire malgré tout, même si elle ne le récupèrera que dans quelques jours. Premier contact avec la ville et son trafic, mais nous sommes si fatigués que le temps de nous installer, de manger un bout, nous nous endormons bien vite, la tête déjà remplie de ce paysage magnifique : la douceur du climat, les montagnes et la verdure qui nous entoure, même en pleine ville. Bref, en nous réjouissant déjà ne nous réveiller le lendemain, la journée chargée de découvertes à faire, sans imaginer un seul instant que la nuit serait courte, très courte. Le décalage horaire nous sort du lit en pleine nuit et certains sortent déjà un jeu de cartes pour tuer le temps ...

Le dimanche matin, nous prenons le temps de faire une visite éclair d'une superbe exposition dédiée à la tombe du Señor de Sipán, un seigneur Inca enterré avec tous ses atours d'or, d'argent et de pierres précieuses. Rien que le site vaut le détour car le musée est installé au sommet d'une des nombreuses collines qui dominent la capitale, une ville démesurée quand on songe à Liège. Le voyage en car jusque Riobamba, notre première étape, est long, très long, mais nous profitons du paysage que nous découvrons le long de la Panaméricaine, ce long ruban d'asphalte qui traverse tout le pays du Nord au Sud, en creusant son chemin entre deux cordillères ponctuées de volcans enneigés. Nous arrivons en fin d'après midi à Chambo, à cinq kilomètres de Riobamba, dans les locaux du CEAS (*Centro de Estudio y Acción Social*) où nous passons la nuit.

## *Jeudi 28 octobre* *quatre jours avec les Iles de Paix...*

Lundi, après un bon petit déjeuner, nous prenons le car pour nous rendre à Pangor que tous les « pro » des Iles de Paix connaissent puisque c'est là que s'est construite une « *casa campesina* » où se réunissent les communautés indigènes de la région afin de suivre entre autres des formations. Notre première escale de la journée est Balbonero, petite ville pittoresque avec sa place, son marché et son église. Ensuite, direction Columbe, à plus de 3200 mètres d'altitude, là où vit une communauté soutenue par les Iles de Paix. Le soleil est avec nous, très haut dans un ciel bleu qui nous permet de découvrir la montagne andine dans son relief à la fois tourmenté et paisible. Tourmenté avec ses multiples vallées qui croisent leurs versants avant de s'effacer derrière des sommets plus importants. Paisible car même à cette altitude, la montagne n'est qu'un jardin qui aligne des petits lopins de terre cultivés qui dessinent un véritable patchwork dans les tons de brun et de vert. L'accueil de la communauté est extraordinaire : une table dressée pour nous en plein air, au milieu de la place, et tout autour, un cercle de chaises installées pour assister à un spectacle. Nous ne savons pas encore que nous serons les acteurs de ce spectacle et chacun y mettra du sien. Katia, qui maîtrise très bien l'espagnol, répond aux questions, Romain s'initie au métier à tisser, Camille et Luca s'essayent à la guitare, et tout le monde se retrouve pour une danse improvisée sous le regard amusé de nos convives ...

Notre première nuit à la Casa Campesina de Pangor nous sépare en deux dortoirs : le plus grand pour les filles, un plus petit pour les garçons et pour tous une douche glacée qui ne réjouit que Malu, une adepte de la douche écossaise.

Le lendemain, nous nous levons tôt, très tôt : 5h00 ! Et dire qu'il y en a qui croient que nous sommes en vacances !!! Aujourd'hui, nous passons toute la journée dans des familles andines par petits groupes de trois, pour partager leur vie quotidienne. Une journée froide car le soleil ne parvient pas à chasser les nuages mais très intéressante, une expérience unique, remplie de rencontres inoubliables. Chaque groupe partage avec sa famille des moments très forts. Il y a ceux qui construisent une maison et pour cela, il faudra abattre un arbre, puis l'élaguer, puis le scier, puis placer les poutres, autant de tâches qui nous auraient paru impossibles deux jours plus tôt ! Il y en a d'autres qui vont entretenir les champs et récolter les pommes de terre, d'autres suivront un fromager et ses ânes dans sa tournée de récolte du lait, d'autres encore aideront une institutrice en jouant avec les enfants ... Ce sont autant de petits gestes qui appartiennent à leur quotidien et dont les indigènes sont fiers car ils leur permettent de gagner leur vie dignement. Cette complicité d'un jour nous a ouvert les yeux sur une autre réalité et nous étions fiers, nous aussi, d'avoir pu les aider même si notre efficacité en terme de rentabilité est encore à prouver... De retour à Pangor, quel plaisir de nous retrouver et de pouvoir échanger sur une journée qui fut magique pour tous malgré un froid humide et glacé ! Le soir, une grande fête est prévue. Avec les indigènes de la communauté, nous échangeons nos spectacles et de multiples farandoles... Bref une très belle soirée pleine d'ambiance, de jeux et de fous rires, surtout avec les enfants.

Mercredi, nous quittons Pangor pour Chillanes, un autre village en pleine montagne, mais cette fois nous descendons à 2 000 mètres d'altitude, ce qui nous permet de découvrir à Chiriaco, des vergers de mûres et de *granadillas*, une variété de fruits de la passion, qui se sont développés suite aux formations des Iles de Paix. Ensuite, nous traversons une forêt tropicale sèche où croissent des bananiers et de la canne à sucre. On va tous s'essayer à tailler les branches de canne pour le plaisir de les sucer mais le must sera le verre de jus frais obtenu grâce à un moulin en bois moyenâgeux et tracté par les hommes à défaut d'ânes ou de bœufs. Chillanes s'articule autour d'une place qui réunit les villageois en fin d'après-midi. Mais c'est là aussi que se trouve notre premier cybercafé. Notre temps libre de l'après-midi, nous le passons à nous relayer devant le petit écran mais aussi à nous balader dans la ville. Les garçons vont même jouer un match de volley sur la place contre des jeunes de la ville. Le soir, on se retrouve tous rêveurs devant un superbe coucher de soleil sur les hauteurs de la ville. Le crépuscule qui tombe sur la montagne s'enflamme de mille feux qui étirent les nuages avant de sombrer rapidement dans la nuit noire.

Jeudi matin, nous visitons une fabrique artisanale de café sponsorisée par les Iles de Paix. Ensuite nous sautons dans des bennes de jeep pour partir à la découverte de la campagne environnante en empruntant des pistes de terre battue inaccessibles pour notre car. Une journée sous le soleil à déguster de la poussière pour notre plus grand plaisir. Là-haut, nous attend une imposante plantation de fruits et c'est le plaisir de la maraude sous le regard bienveillant des membres de la coopérative. Sous un ciel pastel, nous dégustons des mûres vermeilles, des *granadillas* dorées et juteuses, des tomates bien de chez nous mais d'autres encore qui ne poussent que dans les Andes, des tomates d'arbre, c'est paradisiaque. L'après midi, il faut reprendre la route pour Riobamba. Nous avons choisi la plus longue, celle qui nous permet de descendre jusqu'à 800 mètres d'altitude, juste pour « goûter » au climat chaud et humide. Ce qui nous permet aussi de découvrir des arbres à cacao avec ses cabosses, des noix de coco, des ananas, des papayes, des bananes jaunes et rouges et d'autres fruits encore que nous goûterons sur le bord de la route dans un petit étal coloré. Arrivés à Riobamba, nous devons quitter France et Rafaëlle, nos deux accompagnateurs *Iles de Paix*, et ce n'est pas très facile... Retour au CEAS où nous passons la nuit.

## *Dimanche 31 octobre, les ateliers du CEAS*

Vendredi matin, nous partons en car vers une autre communauté située très haut dans la montagne, si haut que nous avons bien cru ne pas y parvenir tant la piste était sinueuse et étroite pour notre car. Niño Loma réunit une communauté d'une vingtaine de femmes qui se sont organisées pour subvenir à leurs besoins. Les hommes sont tous descendus à la ville à la recherche d'un emploi et lorsqu'ils reviennent au village, ils laissent un souvenir qui prend la forme d'une nuée de bambins qui sont accrochés au dos de leurs mères ou de leurs sœurs. Fernando qui nous accompagne et que les femmes appellent « *el ingeniero* » va nous demander d'assister les femmes dans leur travail de la journée. Nous formons trois groupes : certains vont aider à vacciner les vaches, les cochons et les moutons, d'autres s'occupent du potager tandis que les derniers plantent des arbustes qui soutiennent les terres, tout cela dans un joyeux brouhaha. L'expérience s'avère à la fois très intéressante et très drôle, car encore une

fois, nous ne sommes pas trop doués pour attraper le bétail et nous nous rendons compte que le travail des indigènes est assez difficile, surtout en altitude... Nous avons du mal à suivre le rythme et pourtant, nous sommes là depuis une semaine et nous pensions nous être adaptés à trouver notre souffle ... Après un nouveau repas partagé de fèves, de pommes de terre et de fromage blanc, nous repartons pour Riobamba. Les voyages sont longs et fréquents et nous cassent un peu dans notre motivation, mais nous retrouvons toujours notre énergie et le sourire quand nous nous réunissons pour l'une ou l'autre activité.

Samedi matin, nous avons rendez-vous avec des élèves équatoriens du collège : les contacts envahissent toutes les rues de la ville. Une expérience haute en couleurs et en saveurs ! L'après-midi, nous nous rendons dans le centre sportif du collège, situé à l'extérieur de la ville, à 3 000 mètres d'altitude où nous organisons une partie de football. On a bien vu que les Equatoriens avaient plus d'endurance que nous !!! La rencontre avec les étudiants de Riobamba est très riche, nous rencontrons enfin des personnes de notre âge, d'un milieu de vie plus aisé que tout ce que nous avons déjà vu, l'échange est donc important entre nos deux groupes... Il faut dire que les jeunes de notre âge qui vivaient dans les communautés villageoises étaient déjà mariés, parents d'un, voire deux enfants et confrontés à des problèmes quotidiens qui créaient entre nous une barrière, malgré notre bonne volonté. La journée se termine et après quelques adieux, nous retournons au CEAS où nous nous endormons très vite, la fatigue se fait sentir...

Le dimanche, la journée sera longue car nous devons passer plusieurs heures dans le car pour nous rendre à Ibarra, située au Nord de Quito, à plus de 350 kilomètres de Riobamba. Mais notre rencontre avec la ville blanche et nos hôtes sera un autre coup de cœur. Les filles sont installées dans une maison privée qui, pour elles seules, devient auberge. Il faut imaginer un patio fleuri et paisible sur lequel donnent toutes les chambres de la maison. Les propriétaires sont un couple qui tient également un café qui se veut branché, différent de tout ce qui se fait en Equateur. C'est un peu comme si nous étions au café du Parc ou quelque part en Roture. Les garçons, moins chanceux, sont logés à deux pas, dans un petit hôtel très confortable mais plus anonyme. Le soir, Olmedo, notre hôte, nous emmène près de l'imposante statue de San Miguel qui surplombe la ville. La vue est exceptionnelle, la ville scintille de toutes ses lumières, comme un lac électrique. Nous restons muets, à contempler ce spectacle, toujours plus beau d'une fois à l'autre.

## *Mardi 2 novembre, la Toussaint*

Lundi matin, nous visitons la ville qui s'offre à nous dans toute sa tranquillité. En fait, tout le monde ensemble parti en vacances pour le congé de la Toussaint qui dure jusqu'au mercredi. Ibarra nous paraît d'autant plus paisible que Riobamba nous a habitués à un rythme de vie plus trépidant et pétaradant, dans une ambiance colorée et populaire. Après le repas de midi, petite marche digestive obligée, nous nous rendons à la gare des bus pour partir vers la communauté de San Clemente avec le « *TEC Ecuador* ». Après une demi-heure d'un voyage pittoresque, nous arrivons dans une communauté bien différente de celles que nous avons rencontrées auparavant. Ici, tout est d'une propreté surprenante. Des poubelles sélectives sont installées le long des

chemins balisés par des pierres blanchies à la chaux. Partout, aux alentours, des champs de pommes de terre, des prés où paissent quelques lamas, des bancs publics, un décor bucolique... Répartis en groupes dans différentes familles, nous passons l'après-midi à préparer le « *pain des morts* » que nous mangerons le lendemain sur les tombes. De l'eau, de la farine, du sucre, de la graisse, de la levure, rien de plus simple. Le pain n'est pas du pain mais des petites figurines que chacun crée selon son inspiration. Elles sont ensuite cuites dans un immense four à pain qui rappelle nos fours à pizzas, installé dans le jardin. Le soir, une petite fête réunit toutes les familles de la communauté avec chants et danses, c'est super beau et nous dégustons des *pop-corn* salés et du thé, qui nous réchauffe le corps et le cœur... Et nous repartons tous dans nos familles respectives pour passer la nuit dans un site enchanteur car il s'étire sur le flanc du volcan Imbabura face à la ville d'Ibarra qui apparaît toute blanche au fond de la vallée.

Le lendemain matin, nous partons pour le cimetière avec, dans notre besace, les petits pains cuits la veille. Le 2 novembre, c'est le jour des morts mais en Equateur, la foi soulève les montagnes et la vie l'emporte sur la mort. Dans le cimetière, personne n'est triste, tout le monde semble heureux de se retrouver en famille autour des tombes de leurs défunts pour célébrer cette fête, c'est assez impressionnant. On se recueille un instant avant de s'asseoir à même la tombe, afin d'y piquer tout simplement : des fruits, les pains dorés, du coca et beaucoup de plaisir à se rencontrer et à bavarder. L'après-midi, nous montons en camionnette jusqu'à Cotacachi avec son lac, le Cuicocha, situé dans le creux d'un cratère de volcan. Certains choisissent de faire la balade en bateau tandis que d'autres préfèrent monter à la recherche de panoramas qui coupent le souffle, autant pour la beauté du paysage que pour la difficulté à grimper aussi haut en altitude.

## *Mercredi 3 novembre* *le marché d'Otavalo*

Nous avons quitté le « *Cafe Arte* » vers 8h30 pour nous rendre sur le marché d'Otavalo. Ce petit village, particulièrement touristique, est un endroit merveilleux pour tout le monde : chacun y trouve son bonheur en souvenirs artisanaux. Les amoureux de la laine peuvent la trouver sous toutes ses formes : bonnets, gants, écharpes, pulls, tapis, sacs, hamacs,...et les indigènes eux y trouvent leur compte. Tout le monde est revenu les bras chargés de trésors : chapeaux, ponchos, poteries, bijoux, tee-shirt, pantalons, hamacs, sacs,... Quel plaisir de marchander et de se promener dans un marché aussi beau et coloré. De retour à l'hôtel, nous avons déballé tous nos achats pour partager nos trouvailles. L'après midi, nous avons eu temps libre dans la jolie petite ville d'Ibarra. Le soir, il y avait une grande fiesta au *Cafe Arte* pour notre dernière nuit à Ibarra. Le fils d'Olmedo fait partie d'un groupe de musiciens et nous avons eu droit un à super concert avant une soirée dansante et tout le monde s'est vraiment bien amusé pour notre dernière soirée dans la ville blanche.

## *Samedi 6 novembre 2004, c'est déjà la fin...*

Depuis jeudi matin, nous sommes à Quito et nous profitons de nos derniers moments en faisant des visites plus culturelles et sociales. Nous visitons d'abord deux orphelinats dont l'un d'eux accueille les enfants dont les parents sont en prison. La rencontre avec les enfants est très touchante, mais beaucoup trop brève. Le temps de prendre un petit dans nos bras, d'échanger une ou deux phrases, nous devons nous en aller. Micheline, une Belge qui vit en Equateur depuis trente ans, nous accorde alors deux heures de son temps pour répondre à nos questions et nous faire partager son expérience. Cette rencontre est très enrichissante d'autant plus que cette fois, personne n'a eu besoin de recourir à un interprète pour se faire comprendre et nous quittons cette dame avec regret car le temps nous manque pour continuer l'échange avec elle.

Le vendredi est une journée « *Jésuite* ». Et oui, il en faut un petit peu quand même... Nous commençons donc la journée en visitant « *El Centro del Muchacho Trabajador* », un centre encadré par une équipe américaine qui attire des familles entières pour leur donner des formations professionnelles. Cette partie est plus théorique, moins riche en rencontres, nous avons donc moins apprécié... Ensuite, nous retournons au cœur de la vieille ville de Quito pour nous rendre dans une petite cour et nous y rencontrons des personnes du troisième âge qui confectionnent des mocassins en cuir, des cadres, des colliers et nous participons à leurs activités. Après une heure, les vétérans sont remplacés par les juniors, qui rentrent de l'école et viennent ici pour manger, jouer et faire leurs devoirs. Nous nous transformons donc en *baby-sitter* l'espace de deux petites heures et nous partageons leurs jeux. Après avoir dîné avec eux, nous traversons la route pour visiter un musée... jésuite !!! qui nous montre l'impact de la culture européenne sur le monde latino au début du siècle dernier. Visite suivie de celle de la basilique de la *Compañía* de Quito où tout est chargé d'or jusque dans les moindres recoins de l'église, et c'est super impressionnant. Nous avons alors l'après-midi libre pour profiter des derniers instants dans la ville, avant de rejoindre Pedro et Claudia, deux équatoriens de notre âge, pour fêter notre départ. La soirée se passe très bien, dans une ambiance de fin de voyage, on est tous un peu fatigués ...

Le lendemain matin, nous avons juste le temps de boucler nos bagages, de faire une petite évaluation et nous prenons le car pour aller jusque l'aéroport où nous montons dans l'avion qui nous ramène en Belgique. Les yeux se ferment et déjà les souvenirs envahissent notre esprit. Comment faire le tri dans cet afflux d'images où les visages d'enfants, parfois graves, parfois rieurs, se superposent sur un paysage ouvert de collines rondes et vertes ponctuées de maisonnettes simples mais si accueillantes ? Souvenirs émus et nostalgiques de la gentillesse et de la simplicité de ces gens qui n'ont pas hésité à élargir leur famille pour mieux nous recevoir ...

Emilia (Huchant), Gregory (Knapic) y Carlota (Billard),  
*rhétoricien(ne)s.*

# Les Îles de Paix dans la région de Pangor

C'est un terrain de montagnes et de froid. C'est un terrain de brouillard et de soleil. C'est un terrain tellement peu hospitalier pour l'activité humaine ! Et pourtant, que de rencontres, que de partages autour du feu, ou devant un bol de soupe !

Entre 1 500 et 4 000 mètres, s'étendent différentes communautés indigènes, soutenues par les *Iles de Paix* : Columbe, Chillanes, Juan de Vélasco, Chiriyacu .... toutes réunies dans la vallée de Pangor, dans la province équatorienne du Chimborazo, à quelques 200 kilomètres au Sud de Quito.

Les terres sont vastes et le regard s'étend souvent au loin (si les nappes de brume le permettent !). Mais elles sont pentues, à un point tel qu'il semble peu possible que quoi que ce soit puisse s'accrocher sur cette terre. A certains endroits, seul le rocher apparaît, parce que, lentement, l'érosion a emmené la terre suite à une exploitation trop intensive du sol.

Les communautés qui y habitent sont souvent des communautés indigènes. Cela ne fait guère qu'une ou deux générations que s'est terminé le système moyen-âgeux des grandes propriétés terriennes, où les indigènes étaient considérés quasiment comme des serfs. Sans doute, depuis lors, une grande évolution s'est faite : beaucoup de familles sont propriétaires de leurs parcelles ; l'enseignement s'est généralisé, sous l'impulsion d'organisations indigènes et avec l'aide, *nolens volens*, de l'État équatorien lui-même ; petit-à-petit les maisons sont construites en « dur » et ont accès à l'électricité et à l'eau courante. Il n'empêche : beaucoup reste à faire, notamment pour lutter contre la lente détérioration des sols, pour diversifier les cultures, pour lutter aussi contre l'espèce de résignation ou de conformisme indigène.

Dans ce contexte, les principes fondamentaux des *Iles de Paix* font merveille :

- « **auto-ayuda** » : le refus d'une aide pensée et programmée de l'extérieur de la réalité indigène ;
- **le dialogue communautaire** : c'est dans le cadre des communautés indigènes, en s'appuyant sur les structures qu'elles se donnent, qu'il est possible d'avancer ;
- **des actions à long terme**, plutôt que des solutions rapides et purement alimentaires ;
- **l'effet « tache d'huile »** : c'est-à-dire, en convaincre quelques-uns (et parfois plutôt quelques-unes), qui en convaincront d'autres.

Des réalisations ? Dans le domaine de l'agriculture, ce sont les champs en terrasse, qui dessinent un réel « patchwork » sur la colline ; dans le domaine de l'élevage, ce sont les clapiers pour cochons d'Inde, qui permettent à ceux-ci de grandir et de se reproduire loin des prédateurs ; dans le domaine des infrastructures, c'est l'engagement d'ingénieurs et de techniciens pour permettre la construction d'une route de 40 km dans la montagne, avec l'aide des pouvoirs publics et la main d'oeuvre des

communautés locales ; dans le domaine commercial, c'est l'appui à la gestion de coopératives de production de café ou d'objets artisanaux ; et ce sont encore des ateliers de formation de techniciens agricoles, des appuis à la vaccination ou à la protection des récoltes, de l'aide à la mise en oeuvre de projets d'irrigation ou de protection des sources d'eau. De toutes ces réalisations, l'une d'entre elles m'a particulièrement touché : c'est le tout petit atelier de confection de cartes de Noël avec des personnes handicapées à Chillanes et à San Juan de Vélasco : démarrer quelque chose avec les plus pauvres des pauvres, c'est témoigner avec force que le changement est possible, même hors de la logique de rentabilité qui anime trop souvent notre monde.

Les Iles de Paix se sont développées, dans la région de Pangor et dans d'autres régions du monde grâce à la solidarité du Nord ... c'est vrai, mais elles n'auraient pu le faire sans la solidarité du Sud :

« Indio solo,  
es como hebra de poncho  
que fácilmente se rompe ;  
a Indios unidos,  
como poncho tejido,  
nadie podrá doblegar. »

*« L'Indien seul, il est comme la fibre du poncho qui casse facilement ;  
tandis que les Indiens unis, comme le poncho tissé, personne ne pourra les plier. »*

*A l'ensemble des personnes  
qui se sont engagées dans l'organisation de la fête,*

*Nouveaux venus au Collège  
Saint Benoît - Saint Servais,  
... nous avons découvert  
en ce week-end de novembre...*

## « L'école en fête »

Nous avons apprécié l'ambiance qui régnait dans la cour, le restaurant, le Béguinage ou aux étages (nous n'avons malheureusement pas eu l'occasion de nous promener du côté des halls de sport). Nous avons apprécié le repas et le service du restaurant. Nous avons apprécié l'implication des élèves et leur créativité ; les décors exceptionnels du 3ème étage; une exposition où l'art permet la découverte; le labyrinthe digne de Dédale; un Fort Boyard fortifié et selon les échos de nos enfants, fortifiant ; un reste de foire d'octobre à l'ambiance agréablement bruyante ; des annonces personnelles pour des pitas mathématiques, des plaisirs chocolatés, des BD à bas prix... Nous avons surtout apprécié l'encadrement professionnel et amical de dizaines de professeurs et éducateurs (au sens large), soucieux de laisser la place aux élèves tout en assurant un conseil, une aide, une présence essentielle; des enseignants (toujours au sens large) engagés, impliqués avec le sourire, preneurs d'initiatives (comme un souper de classe au cœur du restaurant), montrant l'importance d'être acteur de la fête et pour certains, se montrant artistes tout court !

Nous voulions simplement faire écho de ce plaisir que nous avons vécu en famille dans votre école, qui devient aussi un peu la nôtre, et prendre un peu de temps pour que cet écho vous parvienne.

Avec nos meilleures salutations...

# Des visages BCBG

## *La Marche de l'Avent des 3<sup>èmes</sup>*

C'était déjà la neuvième édition de la marche de l'Avent. Quelque 300 élèves de 3<sup>ème</sup> ont quitté le collège en milieu d'après-midi, le mardi 23 novembre. Ils étaient accompagnés par vingt-cinq éducateurs et enseignants. Six cars les ont déposés dans la campagne ardennaise, aux alentours de Stoumont. C'est dans la nuit tombante qu'ils ont traversé les bois pour converger vers l'ancienne petite école des filles du village : un chocolat chaud et des gaufres les y attendaient. Il y avait la magie de l'obscurité : on essaie de se rassurer par les conversations bruyantes, par les cris ou parfois par les chants. Quelle expérience quand il est demandé de marcher en silence, pendant quelques minutes !... ne plus rien entendre, que le bruit du vent dans les arbres, et le clapotis des gouttes d'eau qui tombent après être restées accrochées dans les épines après les pluies abondantes de la journée. Les dieux de la météo semblaient être de notre côté : dès le début de la marche, la pluie avait cessé.

Mais la marche n'était qu'une étape au sein d'une démarche plus large. Au cours de la semaine précédente, les élèves avaient, par classe, retravaillé le thème de l'année : « BCBG » pour ... « *Bons citoyens, bon groupe* ». Pas de vie sociale, pas d'esprit de classe, pas de respect les uns des autres, pas de respect de notre environnement ... sans engagement personnel ! Pas de droits ni libertés, sans responsabilités ni devoirs ! Ces réflexions devaient aboutir, dans les 11 classes, à une double production : d'une part, dessiner le visage d'un citoyen ... un visage qui exprime l'exigence du thème, l'exigence de nos rêves partagés d'une classe et d'une école respectueuses et responsables ; d'autre part, il s'agissait de produire quelques lignes : un petit texte qui permettrait de faire goûter aux autres classes, les fruits de cogitations respectives.

Après la marche et le petit en-cas, tout le monde se retrouva à l'église du village. Le curé de Stoumont nous laisse carte blanche : tout peut être déplacé, à condition de le remettre en place après notre célébration. Les saints patrons de la paroisse ne voient pas souvent autant de jeunes à la fois dans leur mignonne église : en fait il n'y a habituellement que 180 places assises ! Pas un banc ne reste en place, tout est déplacé ; mais surtout un bon nombre de chaises sont rajoutées : sans compter que le tapis du chœur tombe à pic pour asseoir les derniers arrivés. Si vous interviewez les jeunes, les uns diront qu'il s'agissait d'une « messe » ; d'autres parleront de « spectacle ». Ni l'un ni l'autre : ce sont les jeunes qui mettent en commun leurs réalisations : les visages dessinés sont projetés au plafond de l'église, les textes sont lus par les élèves eux-mêmes ; le tout était soutenu, cette année, par les talents musicaux et vocaux de Célia, Marine et Cécile. La chanson française est remplie de perles : des textes qui font réfléchir, méditer et prier. Tout cela nous a conduit à redécouvrir le mystère de l'Incarnation : un Dieu (pas celui de la météo !) qui rêve d'être aimé pour lui-même, pas pour sa toute-puissance ; un Dieu qui se propose à nous en liberté, sans imposer, sans s'imposer. C'était le mystère révélé par le visage du nouveau-né dans les bras de sa mère !

Thierry Dobbelsstein sj, *professeur*